APRES LA GUERRE

DES LE 16 MAI

Héritage plombé

«Après la guerre» ▸ Le cinéma italien revient régulièrement sur les années de plomb, avec des films toujours passionnants dans leurs tentatives d'exorciser un traumatisme national – *La Seconda Volta* de Mimmo Calopresti en 1996 ou *Buongiorno, notte* de Marco Bellocchio en 2003, et aujourd'hui *Après la guerre (Dopo la guerra)*. Si elle l'a vécu enfant, Annarita Zambrano aborde le terrorisme des années 1970 à travers un épisode récent: la révocation en 2002 de la Doctrine Mitterrand, qui accordait l'asile politique en France aux repentis de la lutte armée poursuivis par la justice italienne.

L'adolescente Viola, victime de la guerre de son père. SISTER DISTRIBUTION

Ancien militant d'extrême gauche condamné pour meurtre et réfugié en France depuis vingt ans, Marco (Giuseppe Battiston) se retrouve ainsi menacé d'extradition et contraint de retourner à la clandestinité avec Viola (Charlotte Cétaire), sa fille de 16 ans... Trempé dans une photographie qui oppose ombre et lumière, *Après la guerre* s'intéresse au lourd héritage de ces temps de violences, à travers le portrait d'une famille déchirée entre deux pays. Les plaies étant encore vives, la cinéaste revendique une approche pragmatique, soucieuse d'explorer la «complexité morale» des personnages, de méditer sur la justice et la culpabilité.

Or *Après la guerre* est finalement un film moraliste dont le protagoniste, au-delà du crime commis, apparaît coupable en tous points: de la mort de son frère qui l'avait suivi dans la lutte, du fardeau porté par sa mère (Elisabetta Piccolomini) et sa sœur (Barbora Bobulova), de ne confesser aucun remord, ou encore d'entraîner sa propre fille dans une guerre qui n'est pas la sienne. «Marco est seul responsable de ce qui lui arrive», confirme en interview la cinéaste[1]. Il sera donc puni pour ses fautes, comme le veulent les règles invoquées de la tragédie grecque. Le terroriste impénitent étant ainsi rattrapé par une justice immanente qui ne tolère ni la prescription, ni l'amnistie.

Si la scène d'ouverture associe contestation étudiante et assassinat politique, la réalisatrice ne prétend pas disserter sur la lutte armée. Epousant pleinement le point de vue de la jeune Viola, Annarita Zambrano (46 ans) se veut porte-parole des aspirations des nouvelles générations, désirant «se libérer d'un passé et d'une histoire que nous n'avons pas choisis». Et ce besoin de tourner la page – mais comment? – s'accompagne d'un ressentiment ambivalent: «A 18 ou 20 ans, quand nous avons finalement eu l'âge de participer au débat politique, tout était fini, tout avait déjà été décidé sans nous. Les idéaux, même les plus justes, s'étaient consumés dans les cendres des attentats terroristes.» **MATHIEU LOEWER**

[1] Les propos de la réalisatrice sont tirés de l'interview du dossier de presse.

A l'affiche aux Cinémas du Grütli à Genève et aux Galeries à Lausanne.